

# Le pseudo dans l'art contemporain

François Soulages

En hommage à Brittmarie

*Tout homme est deux hommes et le plus vrai est l'autre.* (Borghès)

## Deux images

Toute image est deux images et la plus vraie est l'autre. En tout cas pour le *still*.

Le *still* d'un film est une photo prise pendant la production d'un film. A première vue, c'est une citation. Mais, par son transfert, en changeant de lieu, elle change de nature : d'élément d'un film, elle devient photo ; elle passe du monde et de l'esthétique du cinéma pour entrer dans le monde et l'esthétique de la photographie. Rupture essentielle : il en va de l'essence de cette image et de l'essence de sa réception : on ne manipule pas, ne communique pas, ne reçoit pas, ne contemple pas de la même manière un film et une photo. Et cela est capital.

Ainsi ce *still* est à la fois une image et une image d'image : une image, parce qu'elle a son autonomie, parce que le récepteur la reçoit comme cela dans sa liberté et son apparence première ; mais aussi image d'image parce qu'elle vient d'un monde d'images, d'un flux d'images - d'un film, d'une vidéo ou d'une publicité. En étant image d'image, elle se raccroche à son origine, à son passé, à sa famille : malgré le transfert, cette image reste la fille d'une famille d'images à la constitution de laquelle elle a participé, dont elle est dépendante

et peut-être interdépendante. Image d'image ? Mieux, image d'images.

Cette double nature du *still*, les artistes contemporains en ont joué, créant ainsi un troisième lieu : non plus celui du cinéma, non plus celui de la photographie, mais celui de l'art contemporain ; le *still* y joue un rôle nouveau et y est reçu autrement.

Comme le remarque Biagio D'Angelo, « Cindy Sherman a justement fait une série intitulée *Untitled Film Stills* composée de 69 photos en noir et blanc, dans laquelle 69 figures féminines sont représentées comme des quasi-héroïnes d'une nouvelle féminité fictionnelle d'après-guerre. C'est une culture pop qui est exaltée ainsi qu'une mythologie contemporaine. Qui sont ces femmes qui viennent d'un pseudo-film ? » On passerait d'un film réel à une fiction de film : ça aurait été joué<sup>1</sup>. Certes, on ferait référence à un pseudo-film, mais surtout on ouvrirait la voie à une esthétique du pseudo.

Or, c'est par une continuation de cette démarche que se déploient aujourd'hui la pratique et l'art du pseudo avec le selfie, l'online, le pseud/o/nline. Nous évoquerons ici des analyses que nous avons menées dans deux ouvrages récents : *Eg/o/nline. Du selfie*<sup>2</sup> et *Le corps internet*<sup>3</sup> ; cela permettra d'avoir un autre regard sur le *still* et sur le *still life*.

## Ego & pseudo

Pour comprendre la problématique du selfie et donc du *pseud/o/nline*, on peut partir de *Comme il vous plaira* de Shakespeare. En effet, dans cette pièce, le sujet se donne comme il s'imagina qu'il plaira à l'autre. Or comment et pourquoi sait-il, saurait-il qu'ainsi il plaira à l'autre ? Et comment plaire si l'on agit en fonction de l'autre imaginé et imaginaire, si l'on se donne tel qu'on s' imagine que l'autre aimerait que l'on soit ? Pourquoi avoir une identité plastique qui n'est en fait qu'une image à géométrie variable, entre caméléon et tournesol, une identité aliénée par l'autre, l'*alienus* qui rend ce *on* aliéné, un simple effet de l'image de l'autre imaginé, pire, du fantasme des autres imaginaires ? N'est-ce pas la mise en place d'un rapport sadomasochiste où le *on* prend la place du masochiste dans cette partousse visuelle : « Vous ne serez pas heureux, mais au moins vous existerez », écrivait avec justesse Sade<sup>4</sup>.

Car c'est bien cela dont il s'agit avec le selfie : on passe d'abord du moi à son image, puis de son image en soi ou pour soi à son image pour autrui, ensuite à son image pour les autres, après à ses images pour les autres, enfin à ses images que l'on veut que les autres likent ; c'est la déclinaison des objectifs successifs du selfie ; c'est l'échec assuré – même si l'imposition de l'autre pour le *on* est, dans un premier temps, positive, dans la mesure où elle implique un apparent décentrement ; car quelles images de soi choisir ou fabriquer, et pourquoi et comment tous les autres pourraient-ils liker ces images ? On devient un *pseud/o/nline*.

Or cela ne devient artistiquement et esthétiquement intéressant que si l'on assume à

la fois la logique du pseudo et celle du online. On peut alors approfondir l'art du *still*, aller plus loin que Cindy Sherman à l'ère d'internet et du corps-internet.

Le selfie n'est pas autoportrait, mais image de soi transmise au monde des potentiels likers qui peut-être produiront le buzz, car c'est l'image qui, croit-on, « fait le buzz », occultant par là la technologie du réseau global et l'idéologie qui la fait fonctionner globalement. Il y a un demi-siècle, MacLuhan avait raison : le medium est plus important que le message pour ce selfie dans/de la globalisation. Le selfie est plus son medium que son message. Il est image pour image et non simplement image d'image, dans la mesure où il est une image qui se transforme en une autre image par le online : il est pseudo. Il faut donc passer de l'égologie et de l'ontologie à la pseudologie et à la médiologie pour comprendre le *still* et le *pseud/o/nline*.

Le selfie est aussi – et c'est le prix à payer, car il relève d'abord de la logique de l'échange et de l'économie (pas seulement libidinale) – auto-injonction paradoxale, *multi-double blind* schizophrénisant. Le online devient alors la chaîne aliénante, asservissante et étouffante qui produit de nouveaux prisonniers de la caverne. Il n'y a plus de coupure sémiotique : on ne peut sortir de la pièce de théâtre ; on revient à Versailles et à la Galerie des Glaces avec le retour de la conversation du chat, car un selfie, d'abord ça déclenche la parole, la sienne et celles des autres, ça jacasse comme dans un poulailler, c'est plus du côté du verbal que de l'image ; alors, comme dans les Salons du XVIII<sup>ème</sup> siècle, dans le meilleur des cas, le brillant remplace le profond, l'aisance de la communication l'hésitation de la réflexion : mais

sans les Salons, y aurait-il eu *L'Encyclopédie* et la Révolution ? Certains banquiers déguisés en politiciens selfistes malins pourraient même écrire des livres dont le titre serait *Révolution* ! Et l'on comprend alors pourquoi, avec Shakespeare, on peut dire pour ce pseud/o/nline : « Le monde est un théâtre. Et tous, hommes et femmes, n'en sont que les acteurs. Et, notre vie durant, nous jouons plusieurs rôles.<sup>5</sup> » Car qui n'a pas plusieurs pseudos ? Sans moi, mais avec des rôles « empruntés », comme eût dit Pascal. Le réseau l'emporte sur le sujet, au point de paraître fonctionner comme une mafia, une communauté, cet étrange corps où l'individuel n'a pas de valeur en soi, mais seulement pour le corps collectif relié et connecté : perte de l'individualisme et retour du religieux et du grégaire – relire Nietzsche !

### Pseud/o/nline

La double dialectique entre l'anonyme et l'exhibé et entre l'ultra-contemporain et l'éternel s'énonce dans l'utilisation des deux langues dans la formule *eg/o/nline*. Est affirmé ici le refus du local et le choix du global ; donc pas de langue vernaculaire, mais un mixte de deux langues d'empires : de l'empire romain à l'empire de l'Eglise jusqu'à l'empire de la philosophie – et c'est le latin d'*ego* que Descartes essaie d'abandonner en publiant en français en 1637 *Le discours de la méthode* ; et de l'empire britannique à l'empire américain jusqu'à l'empire du néolibéralisme – et c'est le globish du *online*. Et c'est surtout l'articulation combinée de ces deux empires en une formule où le « o » de l'*ego*, puis du pseudo est aussi celui du *online*, comme si déjà était signifié ce procès sans su-

jet ni fin, sans ego ni sens ; juste une illusion d'ego, à peine une image ; juste un « eg », pas même un ego ; juste un pseudo : fini l'autoportrait ; retour à l'*imitatio Christi*, mais le Christ a bien changé avec le net.

Un ego qui n'existe qu'online, un ego qui est branché sur la online, qui participe à sa constitution, comme la perle d'un collier liée à d'autres perles, et ce, de façon si bien faite que l'on peut parfois croire qu'il n'y a pas de fil pour le collier, qu'il n'y a que des ego au bout du fil et non le fil de la technologie et des pouvoirs financiers. Et la nouvelle religion qui relie ces pseudo-ego garantit l'empire ; et l'empire sur les prétendus ego. Pseud/o/nline !

Et c'est donc à partir de cela que des artistes contemporains vont essayer de créer et ainsi nous aider à mieux comprendre ce qu'il peut en être du pseudo au temps du online, ce qu'il peut en être du pseudo-sujet et de la pseudo-subjectivité en ce nouveau temps technologico-financier ; la BNP l'avait bien affirmé, il y a des dizaines d'années, avec son slogan : « Pour parler franchement, votre argent m'intéresse » ; l'intérêt narcissique mis en avant pour satisfaire l'intérêt financier, l'investissement libidinal l'investissement capitalistique, le prétendu ego du banquier fondant en toute vulgarité et précarité le prétendu ego du client bientôt débiteur : relire Nietzsche et la dette. Comme au carnaval, nous sommes face à une mascarade de pseudos. Marx l'avait anticipé, articulait ego et argent, ou deux illusions essentielles ; le online, c'est l'argent ou du moins sa condition :

Ce qui grâce à l'*argent* est pour moi, ce que je peux payer, c'est-à-dire ce que l'argent peut acheter, je le suis moi-

même, moi le possesseur de l'argent.  
Ma force est tout aussi grande qu'est  
la force de l'argent.<sup>6</sup>

« Nul ne peut servir deux maîtres. [...] Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent.<sup>7</sup> » Alors, comment pour le selfie échapper au online, au global, à la valeur d'échange au profit de la valeur d'usage, à l'argent « le lien de tous les liens<sup>8</sup> » selon Marx ? Car que vise le selfie, sinon des liens avec le globe ? Mais, derrière *les* liens, il y a *le* lien : magnifique double sens de ce mot dans la langue française, image de l'allégorie de la caverne. L'asile qu'offre le selfie est non tant un asile de paix qu'un asile hystérisant d'aliénés sur lequel s'appuie le capitalisme financier qui attend des sujets qu'ils soient assujettis au statut d'individu consommateur et endetté : en postant, en *donnant* son image, le selfiste rentre paradoxalement dans l'*endettement* car il veut être remboursé en monnaie de singe, en likes, *toujours insuffisants* ; alors, il redonne du selfie. Et c'est non seulement l'escalade de la demande et de la dette, mais surtout la migration de son local au global néo-libéral ; le selfiste est un migrant et, en dernière instance, il est considéré comme immigré. Or la figure de l'immigré est la figure centrale de la globalisation ; c'est pourquoi cette dernière est antifrontiériste. L'épreuve du selfie est donc l'apprentissage du nouveau type de recrutement amoureux, affectif, sexuel, professionnel et politique : de l'ado en émoi à l'adulte du plan d'un soir, de l'employé au président d'une république ou/et entreprise, etc. Ça marche ainsi, jusqu'au choix du pseudo : « Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils, et on lui donnera le nom d'Emmanuel, ce qui signifie : Dieu est

avec nous. » (*Isaïe* 7, 14, cité dans *Matthieu*, 1, 23).

Mais, cela est vrai – « Emmanuel, Dieu est avec nous » – maintenant pour tous les aspirants au pouvoir, transformant ainsi le fonctionnement du politique, comme l'a bien analysé dans un livre de philosophie politique récent l'auteur de *La cause du peuple*<sup>9</sup>, montrant comment, avant son invention, tout était en place pour passer du télé-président au « président selfie » (99) : au pseudo-président ?

« Enfant de la télévision, il entendait simplement se différencier du commun non par des valeurs de principes et de culture, mais de comportement et de pratique » (76). Son fondement culturel est donc celui non de la logosphère, mais de la médiasphère ; ce qui implique une rupture dans le rapport au temps, passant de la longue durée à l'instantanéité, à « la téléprésidence instantanée » (77), de la culture à la communication, pour laquelle il n'y a pas de valeur ni de principe, mais de la performativité, du flux, de l'innovation et surtout du pragmatisme, pas d'appel à l'être, mais une valorisation du paraître, pas de psychologie des profondeurs, mais du comportementalisme, congédiant « ainsi le symbolique au profit du pragmatisme » (77) afin de mettre « à bas l'ancien système de représentation » (77) : il en va en effet du fondement même de la société, à savoir de son système de représentation qu'il faudrait métamorphoser en système de présence. Et l'on comprend pourquoi peuple et société sont mis au service du président, et non l'inverse, à cette « époque du tout à l'ego » (77), mieux, du tout au pseudo – « Dieu est avec nous » !

En effet, l'homme politique nouveau doit être « entrepreneur et metteur en scène de lui-

même » (77) ; comme tout Américain – et un président récent en est une figure exemplaire –, l'homme politique globalisé vise « une auto-célébration permanente que signal(ent) l'exubérance du parler et la brutalité des manières de self-made-man. » (100). Le selfie est non seulement l'outil rêvé de ce dernier, c'est son être-au-monde, car il confirme Sartre quand il écrit que « l'être d'un existant, c'est précisément ce qu'il paraît<sup>10</sup> », permettant ainsi une « théâtrocratie du corps exposé » (78), non sans rapport avec le théâtre politique de Néron, « entre la médiacratie et la médiocratie » (77) et débouchant sur « immaturité, indignité, infantilisme » (86), ce qui est, parfois, le point de départ du selfie et souvent son point d'arrivée. Les conditions sont donc réunies pour que la présidence selfie advienne, car « le nouveau président qui se voulait le miroir de l'inconscient sociétal venait de confesser sa religion presque à son insu : le primat du plaisir sur le devoir » (87). Il était « le prototype du sujet postmoderne » (87). « L'exercice du pouvoir était une *ego pride parade* qui ne connaissait pas d'entracte » (88), sa petite entreprise ne connaissait pas la crise, et ce pendant cinq ans. Avec le selfie, ça ne s'arrêtera jamais, car la passion du pseudo ego et celle de ses followers sont sans cesse en marche ; pour « le président selfie [...], saturer de sa personne le champ médiatique fut une obsession de chaque instant. » (99) Un président délirant pourrait alors se prendre pour Dieu, même s'il ne s'appelait pas Schreber...

Et d'ailleurs, peut-être que l'on peut servir en même temps Dieu et l'argent si l'on se convainc que l'argent est Dieu ou plutôt que Dieu est l'argent, si le destin désirable (ou conditionné...) de tout homme doit être de devenir millionnaire ou d'avoir une Rolex ?

Bref, le selfie est vraiment un outil de pouvoir, un instrument d'accès au pouvoir, au temps du global numérique ; d'où ses réussites miraculeuses – du pseudo/online au pseudo au pouvoir. Pseudo, quand tu nous tiens et que tu te fais passer pour un ego, un self et non un serf, grâce au selfie ! Selfie, nouveau serfie ? En tout cas, compagnon de route et instrument de « la servitude volontaire », non plus au temps de La Boétie, mais au nano-temps du numérique sans foi ni loi, sans mémoire ni avenir. Mais qu'est-ce qu'une politique qui ne pense pas en millénaire ? Une gestion sans stratégie. Et qu'est-ce qu'une vie qui ne se pense pas en fonction de l'Histoire ? Une gestion de ses selfies. Avec le selfie, on gagne le globe et l'espace, mais on perd l'Histoire et le temps : on accède à la tactique de la fusion-acquisition, on perd la stratégie du chef d'Etat – et du citoyen.

Le selfie, c'est le refus du tragique et de la mort, de l'existence et de la résistance, de la pesanteur et de la grâce : imagine-t-on la philosophe Simone Weil se faire prendre en selfie ?

Le selfie est parfait pour le dernier homme nietzschéen :

« Nous avons inventé le bonheur, »  
– disent les derniers hommes, et ils clignent de l'œil. [...] Un peu de poison de-ci de là, pour se procurer des rêves agréables. Et beaucoup de poisons en fin, pour mourir agréablement. [...] On a son petit plaisir pour le jour et son petit plaisir pour la nuit : mais on respecte la santé.<sup>11</sup>

On a son petit selfie, aurait peut-être écrit Nietzsche. Il va de soi que les terroristes font

des selfies et les postent online avec leur pseudo, car, bien sûr, ils ont des pseudos, à défaut de méditer à partir de leur ego – en crise comme tout ego.

### **Pseudo & ego, image & li(g)ne**

Toutefois, cette articulation de l'ego et du online reste le signe d'une participation conflictuelle à deux mondes culturels différents, à deux conceptions opposées de l'ego, de l'image et de la ligne.

D'abord, l'ego tiraillé entre d'un côté Augustin et Descartes – ego raisonnable qui gère la perspective et l'autportrait, « comme maître et possesseur » du online – et de l'autre le pseudo réseautique, sorte d'ampoule qui brille quand le courant passe.

Ensuite, l'image tirailée entre d'une part la peinture fixe, sculpturale et mimétique – comme ces peintures romaines du Musée de Naples (on parlait alors latin, on disait le monde dans cette langue vivante) ou ces peintures perspectivistes de la Renaissance, voire ces photos qui croyaient « capter » la réalité, le temps, l'instant décisif, mieux l'essence, comme pour ce vieux photographe du siècle dernier naïvement satisfait par ses propres fables – et d'autre part le flux d'images numériques pour lesquelles le flux est plus important que l'être ou le contenu de l'image – le courant passe –, tout comme pour le selfiste pour lequel le flux visuel l'emporte sur le contenu – d'où l'aspect dérisoire des petits tas de secrets dévoilés (le lever du voile comme étape vers l'*a-letheia*, le dé-voilement, la vérité) ou petites transgressions exhibées, dans la mesure où c'est le *ça pulse* quasiment au sens freudien et

nietzschéen qui importe pour le flux numérique visuel et sonore où se joue le selfie : dans *Le moi et le ça*, Freud cite Nietzsche à propos de « ce qu'il y a de non-personnel et, pour ainsi dire, de nécessaire par nature dans notre être<sup>12</sup> » et, dans les *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, il écrit : « La théorie des pulsions est pour ainsi dire notre mythologie. Les pulsions sont des êtres mythiques, grandioses dans leur indétermination.<sup>13</sup> » Avec le selfie, une nouvelle mythologie – « recourir au *mythos* en lieu et place du *logos* » (100) – est installée : sur le online, à la fois sur elle et à son sujet ; bref, sur le pseudo-sujet du online et du capitalisme financier néolibéral ; mais aussi du pouvoir politique : « la bataille entre la fonction et la pulsion, entre le devoir et le bon vouloir<sup>14</sup> » semble jouée grâce au selfie, l'homme politique devient gaga de sa pulsion, comme la Lady du même nom ; « car tel est mon bon vouloir », disait jadis François 1<sup>er</sup>... La démocratie noyée par le selfie risque-t-elle de déboucher sur une royauté *interrupta*, coït momentanée d'un homme/une femme et d'un peuple transformé en followers, l'érection – en tout cas l'exhibition – remplaçant l'élection ? Buisson parle d'un « triomphalisme phallique d'un adolescent attardé » (85) et rappelle qu'« en pleine lune de miel, (le président) sembla frappé d'une incontinence du moi plus grave qu'à l'ordinaire, subverti par la vulgarité qui est à la fois l'or noir du monde moderne et le combustible préféré des médias, débridés par l'éternel présent d'Internet » (84) : ce président était mûr pour le selfie et la selfmania ; donc ses successeurs aussi : c'était normal, c'était un pseudo-président, comme cela est dans bien des pays. Ainsi, la théorie des deux corps du

roi éclaire le selfie démocratique et son usage pour tout pouvoir.

Enfin, la ligne tiraillée entre d'une part celle de Descartes et de l'espace géométrique orthonormé et du calcul, voire celle de Platon, et d'autre part celles de la toile, du rhizome, du filet plus que du fil d'Ariane, de l'homme du filet ou pris au filet, à la pêche au like, à l'information, à la communication.

Triple tiraillement entre deux paradigmes pour le selfiste, jusqu'au jour où le premier sera donné comme obsolète et où l'on ne rêvera plus d'ego, mais où l'on assumera ses pseudos, où l'on sera avant tout online with like, où l'on se fera et refera une ligne : opium du peuple ? Le célèbre texte de Marx sur l'opium<sup>15</sup> pourrait être éclairant pour le selfie : il suffirait de substituer le mot *selfie* au mot *religion* et l'analyse serait instructive :

Le selfie est théorie générale de ce monde, son compendium encyclopédique, sa logique sous une forme populaire, son point d'honneur spiritualiste, son enthousiasme, sa sanction morale, son complément solennel, le fondement universel de sa consolation et de sa justification. Il est la *réalisation imaginaire* de l'essence humaine, parce que l'essence humaine ne possède pas de réalité vraie. La lutte contre le selfie, c'est donc, médiatement, la lutte contre ce monde dont le selfie est l'*arôme* spirituel.

La misère *selfiste* est donc tout à la fois l'*expression* de la misère réelle et la *protestation* contre cette misère-là. Le selfie est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur,

de même qu'il est l'esprit d'un état de choses dépourvu d'esprit. Le selfie est l'*opium* du peuple.

Ça marche ! Ça selfie ! Ça serfie ! Ça suffit !

« Chacun est renvoyé à soi. Et chacun sait que ce soi est peu<sup>16</sup> », écrivait Lyotard dans son analyse de la condition postmoderne ; sa remarque explique peut-être ce goût pour le selfie, pour ses usages. Rappelons que dans les premières traductions de Freud, *Es* était traduit par « soi » et non par « ça »...

Nous avons évoqué en quoi et pourquoi il peut être nuisible, dans la mesure où l'ego n'est souvent qu'un pseudo – un pseud/o/nline. Mais cela ne date pas d'hier que « les hommes se croient libres pour la seule raison qu'ils sont conscients de leurs actions mais ignorants des causes par lesquelles ils sont déterminés.<sup>17</sup> » Les modalités ont simplement changé depuis Spinoza : il faut étudier le online, passer de la problématique relativement simple du selfie à celle beaucoup plus complexe de l'épistémè du online, par l'intermédiaire de l'ego ou du pseudo.

John le Carré a raconté sa rencontre avec Sakharov en 1987 quand le dissident venait de quitter Gorki après 6 ans d'assignation à résidence. :

Une troupe de jeunes apparatchiks du KGB tourne autour de notre table en ne cessant de nous mitrailler avec des appareils à flash façon années 1930. C'est d'autant plus surréaliste que personne, ni dans le restaurant ni dans la rue, ne s'approche discrète-

ment du grand homme dans le but de lui serrer la main, pour la bonne raison que son visage fait l'objet d'un interdit depuis sa déchéance.

Et le romancier ancien espion de conclure :

Nos non-photographes sont en train de photographier son non-visage.<sup>18</sup>

Mais qu'est-ce qu'un non-photographe ? Et, d'abord, qu'est-ce qu'un photographe ? Et qu'est-ce qu'une photo ? Et aussi qu'est-ce qu'un non-visage ? Et qu'est-ce qu'un visage ? Un selfie nous donne-t-il un visage, un non-visage ou bien un pseudo-visage ? Et enfin qu'est-ce qu'un selfie ? Et qu'est-ce qu'un non-selfie ? Mais imagine-t-on Andreï Sakharov et Elena Bonner se faire prendre en selfie et les poster online ?

« On n'est nulle part quand on est partout. » écrivait Sénèque<sup>19</sup>, il y a deux millénaires

: lui, le précepteur de Néron qui lui ordonna de se suicider, aurait bien compris le pseud/o/online, mais aussi Andreï Sakharov, bref il aurait travaillé certains usages du selfie et des images, plutôt que leur nature, certains usages de la politique et de ses images, plutôt que leur nature.

Car le visage de Néron était sur toutes les pièces de monnaie. Le selfie est donc l'équivalent hypermoderne de la pièce de monnaie avec le visage du roi : ce qui est important, dans les deux cas, c'est la circulation de l'image plus que l'adéquation mimétique entre elle et le visage du roi. Le selfie a de beaux jours devant lui... Demain, chacun aura son selfie et son Bitcoin. Puis, les communautés privilégieront *un* selfie et *un* Bitcoin pour cimenter et grégariser le troupeau : on sera passé d'un triste global avec le dollar – « In God we trust » – à un triste local – « In Pseudo we trust ».



Franz Aabaa, *Egodollar*, 11 juin 2017

## Notes

<sup>1</sup> Cf. François Soulages, *Esthétique de la photographie*, 1998, Paris, Armand Colin, 2017, chapitre II. De l'objet du portrait à l'objet de la photographie en général : ça a été joué.

<sup>2</sup> François Soulages et Agathe Lichtensztejn, co-dir., *Eg/o/online*, Paris, L'Harmattan, coll. *Eidos*, série RETINA, 2017.



- <sup>3</sup> François Soulages, *Le corps-internet*, Sofia, Editions Ciela, collection Liber Liber, 2014.
- <sup>4</sup> Donatien Alphonse François de Sade, « Ernestine. Nouvelle suédoise », in *Les Crimes de l'amour*, 1800, Gallimard, Folio, Paris, 2002, p. 15.
- <sup>5</sup> Shakespeare, *Comme il vous plaira*.
- <sup>6</sup> Karl Marx, *Manuscrits de 1844*, trad. É. Bottigelli, Paris, Éditions sociales, 1972, p. 100.
- <sup>7</sup> *Matthieu*, 6, 24.
- <sup>8</sup> Karl Marx, *Manuscrits de 1844*, *idem*.
- <sup>9</sup> Patrick Buisson, *La cause du peuple*, Paris, Perrin, 2016, en particulier chapitre 3. L'auteur étudie le fonctionnement de l'ancien Président de la République française, Sarkozy (2007-12) Les citations de cet auteur sont extraites de ce livre, les pages étant mises entre parenthèses.
- <sup>10</sup> Jean-Paul Sartre, *L'être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, [1943], Paris, Gallimard, Coll. Tel, 1994, p. 12.
- <sup>11</sup> *Ibidem*, pp. 18-9.
- <sup>12</sup> Sigmund Freud, *Das Ich und das Es* (1923), in G. W. XIII, p. 251, n. 2. Trad. française, Paris, Payot, 1951, p. 117, n. 2.
- <sup>13</sup> Sigmund Freud, *Nouvelles conférences sur la psychanalyse* (1932), Paris Gallimard, 1936, p. 130.
- <sup>14</sup> Patrick Buisson, *op.cit.*, p. 82.
- <sup>15</sup> Karl Marx, *Introduction à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, trad. E. Kouvélakis, Paris, 1900, pp. 7-8.
- <sup>16</sup> Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1999, p. 30.
- <sup>17</sup> Spinoza, *Ethique*, III, 2, scolie.
- <sup>18</sup> John le Carré, *Le tunnel aux pigeons*, Paris, Seuil, 2016, p. 143.
- <sup>19</sup> Sénèque, *Lettres à Lucilius*, lettre 2.